

Distances et proximités en section jeunesse

« Pour certaines pratiques de consommation culturelle, on doit attendre de la présence d'équipements culturels dans l'espace ouvrier qu'elle contribue à définir une conjoncture plus favorable en créant un effet de banalisation de la pratique considérée dans les représentations populaires du champ de la culture. En effet, les dispositions intériorisées ne sont pas figées une fois pour toutes, elles sont en permanence confrontées aux changements de l'environnement culturel. Il est donc hautement probable que la présence d'équipements culturels (et d'une animation) dans l'environnement du cadre de la vie quotidienne modifiera à plus ou moins long terme les dispositions vis-à-vis de la culture et par conséquent l'avenir culturel objectif des enfants d'ouvriers de la proche banlieue parisienne. »

Monique Pinçon-Charlot, Edmond Préteceille, Paul Rendu

Ségrégation urbaine : classes sociales et équipements collectifs en région parisienne, *Anthropos*, 1986.

Christophe Evans

Bibliothèque publique
d'information
evans@bpi.fr

La rédaction d'un article tiré d'un rapport de recherche est parfois l'occasion de réinterroger les conclusions d'une enquête réalisée depuis peu : que ramène-t-on dans les filets ? Comment articuler les résultats obtenus avec le savoir environnant ? Dans quelles directions poursuivre ? C'est encore plus vrai quand l'article en question est destiné à la parution d'un dossier thématique centré sur une question précise : ici, la notion de proximité. C'est donc à l'aide de ce fil conducteur que je vais présenter quelques résultats de l'enquête consacrée aux usagers des sections jeunesse qui nous a été commandée, à Martine Burgos et à moi-même en 2001, par Philippe Debrion, responsable du patrimoine et du réseau des médiathèques du Syndicat d'agglomération nouvelle de Saint-Quentin en Yvelines¹.

1. Martine Burgos, Christophe Evans, « Enquête sur les sections jeunesse du San de Saint-Quentin-en-Yvelines », mai 2003. Depuis lors, Philippe Debrion s'est expatrié au centre culturel français de Lomé au Togo, et Saint-Quentin-en-Yvelines s'est transformée en communauté d'agglomération.

La commande initiale prévoyait d'étudier le comportement et les représentations des jeunes usagers et notamment leurs modalités d'orientation et d'appropriation des espaces et des collections. L'enquête ainsi cadrée avait une visée exploratoire assez large, elle devait servir d'amorce pour un travail réflexif à plus ou moins long terme sur l'offre de collection et sa médiation en section jeunesse.

Il nous a donc paru évident, pour atteindre ces objectifs, de partir du point de vue même des usagers – les enfants présents en section jeunesse, mais aussi leurs différents accompagnateurs, adultes ou non – ce qui sous-entendait de recueillir leurs témoignages et de les observer à l'aide de méthodes d'enquêtes qualitatives. On sait, en effet, que ces méthodes se révèlent plus neutres en général que les techniques quantitatives habituelles. Tenter de se mettre à la place des enfants, c'était se donner les moyens de porter un regard décalé sur le fonctionnement de la section jeunesse et, dans la mesure du possible, d'échapper à l'adultocentrisme et à l'ethnocentrisme lettré ambiants,

Christophe Evans est chargé d'études en sociologie au service Études et recherche de la Bpi. Il a publié plusieurs contributions sur les publics des bibliothèques, et collabore régulièrement au BBF.

lesquels, quoiqu'on veuille et quoiqu'on dise, influencent involontairement nos actes et nos représentations, que nous soyons parents, bibliothécaires, enseignants... ou sociologues.

Deux sites parmi les huit médiathèques que compte le réseau de Saint-Quentin-en-Yvelines, également équipé de bibliobus, ont été retenus pour réaliser les observations et les entretiens : la médiathèque du Canal à Montigny-le-Bretonneux, et la médiathèque des 7 Mares à Élanecourt². On peut dire qu'il s'agit d'établissements qui relèvent chacun à sa façon du « modèle médiathèque » que François Rouet a défini voilà quelques années³ : leurs bâtiments sont récents et modernes ; ils facilitent la convivialité et le séjour sur place ; on y trouve des collections abondantes et actualisées sur différents supports (imprimés, disques compacts, vidéos, DVD, cédéroms et Internet) ; l'accès à ces collections est libre, mais il est toutefois possible de recourir à la médiation d'un personnel spécialisé.

La médiathèque du Canal, pour schématiser, fonctionne surtout comme une centrale installée dans un grand centre-ville où sont concentrés de nombreux autres équipements, la médiathèque des 7 Mares, quant à elle, fonctionne surtout comme un équipement de proximité installé dans un quartier à dominante populaire. La seconde est moins grande que la première, son public est assez

différent, de même que ses horaires d'ouverture. Dans l'une comme dans l'autre, enfin et comme souvent en France, les sections jeunesse sont installées au-dessus des sections adultes. Je renvoie au rapport final de l'étude pour plus de précisions sur la présentation de nos terrains et pour un aperçu complet des résultats de l'étude.

Nous allons surtout nous concentrer dans cet article sur le couple proximité/distance. On verra notamment qu'il est possible de mobiliser ces deux notions en évitant de les charger *a priori* ou *a posteriori* d'une valeur figée. La proximité, en effet, n'est pas systématiquement positive et la distance n'est pas fatalement négative : pour ne donner qu'un exemple, la distance est parfois salutaire dans la mesure où elle permet de prendre du recul, d'embrasser plus large ; elle est susceptible également d'être employée pour décrire une attitude d'évitement par rapport à une offre culturelle, ce qui, en soi, n'est pas *nécessairement* négatif, on y reviendra.

Proximité spatiale... et affective : « C'est chez nous ici ! »

Le fait d'avoir enquêté sur deux terrains assez différents, dont l'un, excentré, était situé au cœur d'un quartier populaire, nous conduit évidemment à rediscuter la question de la proximité spatiale en terme d'accès à la culture. Nous ne sommes pas les premiers à le dire, mais il faut reconnaître que l'implantation d'un équipement de lecture publique accueillant, bien doté et surtout relativement vaste au sein d'un quartier populaire – soit un équipement qui facilite le séjour, la consultation sur place et l'anonymat relatif – a des incidences positives évidentes en matière de fréquentation, notamment chez les enfants.

On retrouve souvent ainsi dans les entretiens réalisés aux 7 Mares des

Détail de l'échantillon

48 entretiens ont été réalisés en tout (dont 2 consacrés exclusivement à des mamans) : 30 entretiens simples, 13 doubles et 5 collectifs. Ces entretiens portent sur un total général de 87 enfants : 52 filles et 35 garçons. Le plus jeune de nos interviewés a 3 ans, le plus vieux 16. En gros, 4 catégories d'âge ont été inégalement sondées :

– 9 enfants ont moins de 6 ans (ils ne savaient pas lire, possédaient pour certains quelques rudiments : cette tranche correspond à l'âge de la préscolarisation) ;

– 11 enfants sont âgés de 7-8 ans (ils viennent d'apprendre à lire, s'aguerrissent plus ou moins vite, en sont à leurs « premières lectures », ce qui correspond à l'âge de l'entrée à l'école élémentaire) ;

– 24 enfants sont âgés de 9-10 ans, c'est l'une des catégories bien représentée dans notre échantillon (la lecture commence à être mieux maîtrisée en général, les choix personnels s'affirment, on s'émancipe un peu du point de vue des lectures de même qu'en tant qu'utilisateur de la bibliothèque) ;

– 38 enfants sont âgés de 11-13 ans, c'est notre catégorie modale (c'est à cet âge en moyenne que l'on commence, quand c'est permis, à venir seul à la bibliothèque, c'est l'âge où l'on rencontre le plus de lecteurs de romans, c'est l'âge où les outils de la bibliothèque peuvent être utilisés à plein, c'est l'âge où l'on vient plus facilement travailler à la bibliothèque : cette période correspond à la pré-adolescence et à l'entrée au collège) ;

– 5 enfants enfin ont 14 ans et plus (ceux-là précisément commencent à quitter l'enfance).

On voit que notre corpus porte essentiellement sur des enfants qui ont entre 9 et 13 ans. Ce resserrement tient à plusieurs raisons : au-delà, nous abordons des problématiques spécifiques à l'adolescence ; en deçà, nous nous sommes confrontés à des « débutants » (ils viennent d'apprendre à lire, commencent à fréquenter la bibliothèque de façon plus ou moins autonome, ne s'expriment pas toujours très clairement en situation d'entretien...) et l'information risquait de s'avérer pauvre.

2. Dans les médiathèques de Saint-Quentin, l'inscription est gratuite pour les enfants, l'emprunt de phonogrammes et de vidéogrammes est payant pour les plus de 25 ans (15 euros annuels). Le réseau compte plus de 500 000 documents – 370 000 livres dont 170 000 pour la jeunesse –, et plus de 40 % d'inscrits parmi la population.

3. François Rouet, *La grande mutation des bibliothèques municipales : modernisation et nouveaux modèles*, DEP-Ministère de la Culture, 1998.

propos entendus ailleurs, qui montrent bien à quel point l'appropriation de la section jeunesse est très forte, au moins en tant que lieu de séjour ou de travail ; deux formules récurrentes dans les entretiens résument bien cette attitude : « *C'est pour nous* », « *C'est à nous* », complétées par le symptématique « *C'est chez nous* »⁴. À contre-courant d'une sociologie spontanée défaitiste qui tendrait à dire que l'évitement des institutions culturelles est une règle d'or parmi les milieux populaires et/ou immigrés, nous avons donc eu l'occasion pour notre part de vérifier que « les enfants du quartier » étaient bien présents, notamment le mercredi et le samedi ; qu'ils soient accompagnés ou pas ; qu'ils soient lecteurs confirmés ou pas ; qu'ils réussissent à l'école ou pas.

Dans le même temps, il faut préciser bien sûr que tous les enfants du quartier n'étaient pas là (heureusement d'une certaine façon) ; plus exactement, ils ne venaient pas tous aussi régulièrement à la bibliothèque et beaucoup même ne venaient pas du tout. Quand la lecture, l'emprunt de documents ou le travail sur place ne figurent pas parmi les motifs de visite déclarés, il est toutefois presque impossible en fait, au moyen de notre enquête, de bien distinguer les caractéristiques sociales de ceux qui sont captés par la bibliothèque et de ceux qui l'évitent soigneusement. On peut, en revanche, faire l'hypothèse minimaliste que les premiers sont tout simplement là parce qu'elle est là... La proximité, on l'imagine bien, joue alors surtout avec le lieu plutôt qu'avec la collection, notamment sous son aspect le plus légitime (les romans). On doit ajouter enfin, et nous ne sommes pas les seuls à le souligner encore une fois, que les jeunes que nous avons rencontrés et observés n'étaient pas

là en priorité pour faire vaciller l'institution, au contraire.

À partir de ces premiers constats, on peut donc avancer l'idée qu'un processus d'imprégnation plus ou moins profond peut avoir lieu pour la majorité des enfants des 7 Mares qui fréquentent la bibliothèque avec une certaine régularité. Ils s'acculturent à celle-ci au moins en tant qu'institution, c'est indéniable : c'est-à-dire qu'ils s'imprègnent de ses procédures, de son mode de classement, de l'usage des catalogues informatisés... L'extrait qui suit en témoigne – il montre au passage que la mise en mots est parfois un peu difficile pour un enfant de 11 ans et que ce processus d'imprégnation mériterait par ailleurs souvent un travail plus approfondi (en gros, les enfants retiennent assez facilement l'air, mais plus difficilement les paroles) : « *Ben on a des cartes, on prend des cartes, on veut des livres avec des cartes et puis après, on prend des livres, on vient à la... on va à l'espèce de caisse, on donne la carte, ils ont un espèce de machin pour mettre le truc à la carte, ils nous donnent les livres. On revient, on les dépose en bas sur les espèces d'étagères où ils prennent les*

livres, après, ils les remontent, et puis après, on les reprend ! »

Ainsi, même si la plupart des enfants rencontrés aux 7 Mares ne se destinent pas à passer en section adulte (ils le disent très clairement, surtout les garçons), cette expérience juvénile positive plus ou moins longue de la bibliothèque a toutes les chances de rester inscrite en eux durablement et sera susceptible, le cas échéant, de leur servir à nouveau lorsqu'ils auront eux-mêmes des enfants, par exemple, et qu'il faudra éventuellement les y accompagner. Les effets de l'exposition, on le voit, sont tout de même assez limités.

Il faut par ailleurs se poser la question de l'arbitraire en matière d'offre culturelle, et pas seulement en ce qui concerne l'offre de collection : les enfants des quartiers populaires auraient-ils tendance à s'approprier aussi facilement une autre institution si une autre proposition leur était faite à la place de la bibliothèque ? La réponse est oui ; sans doute. Mais on imagine mal cependant un concept aussi ouvert que la médiathèque : assez tranquille, dans tous les sens du terme, et qui se prête à autant d'usages avec une grande liberté de

4. Voir notamment les contributions de Martine Burgos, Nassira Hedjerassi, Patrick Perez, Fabienne Soldini et Philippe Vitale dans l'ouvrage collectif *Des jeunes et des bibliothèques : trois études sur la fréquentation juvénile*, BPL-Centre Pompidou, 2004.

Typologie d'usages en section jeunesse

Eliséo Veron avait dressé en son temps une typologie des programmes de lecture des usagers des bibliothèques municipales. Il distinguait six projets : *la lecture thématique* – cas des usagers focalisés sur un sujet précis et par conséquent un secteur particulier de la bibliothèque (la Seconde Guerre mondiale, par exemple) ; *la lecture problématique* – le « problème » en question n'ayant pas de localisation particulière, le questionnement se situant à cheval sur plusieurs secteurs (la génération post-68, par exemple) ; *la lecture éclectique* – cas de ceux qui « papillonnent » d'un genre à l'autre au gré de leur humeur ; *la lecture romanesque par auteur* – cas des amateurs de littérature et néanmoins connaisseurs ; *la lecture romanesque par genre* – amateurs de romans policiers, de romans historiques, plus attachés à la catégorie générique qu'à une donnée aussi spécifique que celle de l'auteur... et enfin *la lecture du frais* – amateurs des nouveautés récemment parues ou de la presse.

Nous avons tenté d'aménager cette typologie pour faire apparaître la diversité des projets de visites en section jeunesse (projets qui ne sont pas tous, loin s'en faut, liés à l'activité de lecture). Ce sont plutôt les enfants âgés de 8 à 12 ans qui sont concernés par cette typologie. Il est à noter par ailleurs que seul le cas des *lecteurs problématiques* n'a pas ou très peu d'équivalent parmi les jeunes usagers. Cette modalité pourrait toutefois correspondre aux pratiques de certains lycéens qui doivent effectuer un travail scolaire mais il faut dire, alors, qu'on a plus de chance de les trouver en section adulte qu'en section jeunesse.

- Les « **lecteurs thématiques** » sont bien connus des bibliothécaires en section jeunesse : ce sont ces enfants qui veulent des livres sur les animaux, les Vikings, les motos ou les avions. Ces « monomaniaques », qui sont souvent des garçons, ne sont pas de gros lecteurs et sont assez difficiles à contenter en dehors de leur thème de prédilection. On peut ajouter que ces « thématiques » puisent assez facilement dans le secteur documentaire sans en faire toutefois un usage strictement scolaire.

- Les « **lecteurs éclectiques** » ou « usagers éclectiques » en section jeunesse ne sont pas à proprement parler des « touche-à-tout » (ils ne combinent pas toutes les offres possibles), mais sont des lecteurs qui sont susceptibles d'associer facilement plusieurs types de documents sans les hiérarchiser : livres (romans)/BD/disques ; BD/vidéos... L'éclectisme en section jeunesse tel qu'il nous a été donné de l'observer ne va pas nécessairement de pair avec une grande compétence sur les domaines et les supports utilisés ou empruntés.

- Les « **lecteurs romanesques par auteur** », au contraire des éclectiques, font preuve de connaissances ainsi que d'expérience et se montrent beaucoup plus normatifs. Ce sont surtout des filles et la plupart des cas observés proviennent du Canal. Elles empruntent en général beaucoup et procèdent à l'épuisement systématique et raisonné d'un filon dès le moment où elles ont découvert un auteur. Contrairement aux « thématiques », ce sont des lectrices qui ont plusieurs noms d'auteurs en réserve, si l'on peut dire, et qui ont parfois recours au catalogue pour obtenir la liste complète des ouvrages d'un écrivain qu'elles apprécient. Elles sont, par ailleurs, susceptibles de s'adresser aux bibliothécaires ou de les éviter soigneusement dans certains cas (le rayon étant, en soi, une réponse à leurs attentes).

- Il ne faut pas confondre les « lecteurs romanesques par auteur » avec ceux qui apprécient un personnage, une série ou une collection. Ceux-là seront plutôt classés parmi les « **lecteurs romanesques par genre** » : ils sont moins pointilleux d'une certaine façon que les premiers, n'accordent pas énormément d'intérêt à des données telles que le nom de l'auteur (la donnée « Harry Potter » passe bien avant la donnée « J. K. Rowling »). Le générique prime sur le particulier : ils aiment une ambiance, un type de récit, une collection. Ce lectorat est manifestement très répandu parmi les enfants ; il est très courant pour des genres tels que la science-fiction, le roman policier, fantastique, « horrifique » du type « Chair de poule », ou encore la Bibliothèque Verte.

- Il y a enfin les « **lecteurs du frais** », c'est-à-dire les amateurs des nouveautés, dernièrement arrivées en rayon, de la presse, des magazines ou des BD (plutôt que les lecteurs de romans comme c'est souvent le cas par exemple chez les adultes). Notons qu'on peut rencontrer des amateurs de « produits frais » parmi les enfants en section discothèque.

Il reste à considérer la situation des très nombreux lecteurs de BD qui semblent constituer une catégorie en soi, qui n'aurait pas d'équivalent en secteur adulte, du moins du point de vue de l'importance de cette population en secteur jeunesse. On peut par certains côtés les placer avec les lecteurs thématiques puisqu'ils leur ressemblent parfois par leur côté monomaniaque (tels ces garçons qui ne lisent que des BD à l'exclusion de tout autre document), mais la BD n'est pas un thème en soi, elle est plurielle et composée d'univers très différents les uns des autres. On peut également les placer avec les lecteurs romanesques par genre puisqu'ils sont capables, à l'intérieur de cette vaste catégorie générique « BD », de faire des explorations qui les amènent à tester des séries ou des auteurs qu'ils ne connaissent pas. Le problème de classement qui se pose à nous alors tient évidemment au fait que beaucoup de lecteurs familiers de ce genre livresque ne supportent pas les romans... La solution consiste peut-être ainsi à considérer les enfants lecteurs de BD comme une catégorie à part, même si elle se révèle transversale.

Enfin, s'il arrive aux emprunteurs de consulter ou de lire des documents sur place, ils ont tendance, globalement, à le faire moins que les séjournants et plus facilement quand ils sont jeunes et qu'ils fréquentent les secteurs albums, premières lectures... Nous avons rencontré dans cette catégorie sensiblement plus de lecteurs de romans que dans la catégorie séjournants et plus de filles que de garçons. Il va de soi toutefois que ces deux catégories ne sont pas à proprement parler étanches et qu'il arrive que certains enfants adoptent tantôt la première attitude, tantôt la seconde.

Il reste que l'on peut tout de même distinguer des types de séjournants et d'emprunteurs qui ne se recoupent pas : c'est bien le cas des enfants – souvent d'origine étrangère mais pas systématiquement –, qui séjournent en groupe dans la bibliothèque des 7 Mares pour travailler, lire ensemble, pianoter sur l'ordinateur et qui y restent parfois toute l'après-midi, comparativement au cas des jeunes lectrices accompagnées de leurs mamans qui viennent pour une durée relativement limitée dans la bibliothèque pour se réapprovisionner en romans et qui déclarent ne jamais venir pour travailler.

manœuvre⁵. Le supermarché installé à toute proximité de la bibliothèque est moins accessible et beaucoup plus surveillé (en grandissant, cela dit, certains garçons passent de celle-ci à celui-là) ; le stade ou le gymnase n'intéressent qu'une frange d'enfants ; les maisons des jeunes, ou autres « centres de ressources informatiques », sont encore trop encadrés, trop spécialisés ou limités en termes d'horaires d'ouverture.

Les bibliothèques de quartier, quand elles sont suffisamment vastes et bien dotées, ont par conséquent une carte maîtresse à jouer auprès des jeunes publics défavorisés facilement captifs avant l'adolescence : non pas pour les amener en priorité vers « la grande culture », ce qui serait illusoire hormis quelques cas isolés⁶, mais au moins pour tenter de mettre à leur disposition les clés de fonctionnement des établissements qui permettent de se frayer un chemin dans l'offre culturelle, fût-elle grand public ou spécialisée. L'extrait qui suit montre bien toutefois que la sélection sociale qui s'opère presque naturellement à l'entrée d'une bibliothèque n'incite pas ceux qui en sont culturellement éloignés à en franchir le seuil (ce sont deux enfants qui parlent, une fille et un garçon, ils ont 10 et 12 ans) :

« - Et dans la ville, il y a d'autres endroits qui vous paraissent importants et où vous avez plaisir à vous rendre ?

- Heu... *dans les gymnases et les centres commerciaux mais à part ça...*

- Le centre commercial c'est important pour une ville... pour vous...

5. Au contraire de l'école, notamment du collège, que les enfants décrivent parfois comme une « institution totalitaire », pour reprendre la formule d'Erving Goffman, la médiathèque est présentée comme un espace de liberté et d'autonomie par ceux qui la fréquentent.

6. Cas isolés mais hautement significatifs comme l'ont montré les chercheurs : Michèle Petit, Chantal Balley, *De la bibliothèque au droit de cité : parcours de jeunes*, BPI, 1996.

- *Ab ouais, très important.*
- Et là vous retrouvez des copains ?
- *Oh ouais, on peut rencontrer plein de gens, des gens qu'on n'a pas vus depuis longtemps ou des gens qu'on voit tous les jours. C'est toujours mieux de revoir des gens qu'on n'a pas vus depuis longtemps parce que on se demande ce qu'ils sont devenus, quoi.*
- *Ici, non, non. La bibliothèque, les gens doivent trouver ça monotone... ça bouge pas assez, trop silencieux pour eux, peut-être, donc, voilà, ils ont pas trop envie d'y venir, ils préfèrent rester au centre commercial où y a de l'action, où y a... je sais pas comment dire ça mais... où ça serait plus captivant qu'une bibliothèque.»*

Trompeuse proximité

D'une certaine façon, pour résumer, les entretiens montrent que, si la distance culturelle et la méfiance sont grandes chez certains enfants, la proximité affective avec le lieu est réelle. Il faut ajouter cependant que la comparaison de la médiathèque des 7 Mares (type « quartier ») avec celle du Canal (type « centre-ville ») mérite d'être nuancée. Ces deux établissements, en effet, ne s'opposent pas terme à terme en ce qui concerne les profils et les usages des publics jeunes qui les fréquentent, les distinctions sont graduelles : l'appropriation du lieu semble plus forte aux 7 Mares et celle de la collection plus forte au Canal. Au-delà des différences objectives liées à l'implantation et à la configuration des deux établissements, on relève par ailleurs bon nombre de ressemblances entre les deux établissements que l'on peut renvoyer encore à cette notion de proximité.

D'une manière générale, nous avons pu nous apercevoir ainsi que les enfants demeuraient longtemps assujettis à une forme de connaissance et de reconnaissance visuelle de la section jeunesse, notamment en

ce qui concernait la localisation plus ou moins précise de ses différents secteurs (les BD, les romans, les documentaires, les albums...). Comme pour beaucoup d'adultes, on s'aperçoit en fait qu'il faut du temps et de l'apprentissage pour passer de « la carte à l'échelle 1/1 » mémorisée⁷ (soit les images mentales inscrites à la faveur des précédentes visites) à un mode de connaissance plus abstrait passant notamment par une expérience de la classification ou de l'usage raisonné du catalogue informatique. Il est évident que ce que Jean-François Barbier-Bouvet qualifiait de « démarche systématique⁸ », qui consiste à parcourir tout ou une partie seulement de l'espace dévolu aux collections pour en prendre connaissance de manière photographique, est une stratégie coûteuse et parfois trompeuse (on pense avoir tout vu...).

Autre exemple de proximité trompeuse : la connaissance déclarée et l'usage effectif des ordinateurs. L'ordinateur, en effet, s'est révélé être un objet familier de la plupart des enfants que nous avons rencontrés, surtout des garçons⁹. À plusieurs reprises, il est même arrivé aux 7 Mares qu'on nous dise que la médiathèque n'avait d'intérêt que parce qu'elle proposait l'accès à quelques postes informatiques (permettant de jouer avec le catalogue ou d'utiliser Internet). Mais cette familiarité générationnelle avec l'ordinateur est parfois contrariée par un manque de savoir-faire ou de savoir encyclopédique tout court... Maîtriser le clavier et la souris c'est une chose, maîtriser l'orthographe ou la mise en contexte des informations

7. Umberto Eco, « De l'impossibilité d'établir une carte de l'empire à l'échelle de 1/1 », *Pastiches et postiches*, Messidor, 1988.

8. Jean-François Barbier-Bouvet, Martine Poulain, *Publics à l'œuvre*, La Documentation française, 1986.

9. Pour trouver des documents précis, la majorité des enfants interviewés préféraient d'abord s'en remettre en priorité à eux-mêmes (en auscultant du regard les rayons), éventuellement aux catalogues informatisés en second, et, en dernier recours – mais seulement pour certains d'entre eux –, aux « dames ».

trouvées en est une autre ; le fossé entre les deux est immense dans certains cas. On peut donc être à l'intérieur de la bibliothèque et en même temps être « à côté de la plaque » d'une certaine façon... Ce qui se vérifie également avec les adultes, à ceci près que le potentiel de découverte et d'apprentissage des enfants est immense et qu'ils nous ont semblé, du moins pour ceux que nous avons interviewés et observés, étrangers à toute notion d'indignité culturelle.

On doit souligner enfin que nous avons eu l'occasion de nous rendre compte que l'accompagnement parental, manifestement plus fréquent au Canal qu'aux 7 Mares, facilitait le rapprochement des enfants avec la médiathèque, l'apprentissage des codes du livre et du bon usage des lieux publics culturels (ne pas courir, ne pas crier...), mais en même temps qu'il était susceptible d'entraver l'autonomie des jeunes usagers (dans le choix des documents, le rapport direct avec le personnel), ce qui tendait dans certains cas à les maintenir involontairement à distance symbolique du lieu.

Distances sociales et culturelles

L'un des signes les plus évidents d'une forme de distance culturelle avec l'institution bibliothèque s'exprime à travers l'éloignement avec la section adulte. Ici encore, les limites de l'exposition juvénile se font sentir : beaucoup d'enfants, en effet, quel que soit leur sexe ou l'établissement qu'ils fréquentent, nous ont affirmé avec force, conviction, et tout en affichant une certaine sérénité, qu'il n'était pas question qu'ils poursuivent leurs aventures en section adulte en grandissant ! Ils faisaient pourtant preuve en général d'une bonne connaissance de celle-ci, savaient pouvoir y trouver des bandes dessinées ou des films qu'ils avaient dans certains cas le droit d'emprunter, mais ne voyaient pas l'intérêt de la

fréquenter, sinon pour y travailler, ce qui était loin d'être le cas de tous.

Deux univers nous étaient alors décrits en entretien : celui vivant, animé, chaleureux, coloré, décoré, collectif de la section jeunesse et celui – en forçant un peu le trait – calme, silencieux, gris, très ordonné, contrôlé, « tassé » individuel de la section adulte ; comme s'il s'agissait de deux établissements physiquement distincts en somme. Les pré-adolescents et les adolescents les plus engagés dans la section adulte que nous avons rencontrés étaient, de toute façon, le plus souvent des gros lecteurs qui venaient seuls à la bibliothèque, ou encore des jeunes usagers qui avaient pris l'habitude de travailler « en bas » pour l'école. Dans l'un comme dans l'autre cas, leur séjour en section adulte ne tenait pas tant au pouvoir d'attraction de l'institution elle-même, aux articulations naturelles qu'elle propose en théorie d'une section à l'autre, qu'à des habitudes et des aptitudes qui lui sont extérieures.

La distance culturelle se vérifie également dans l'évitement des ouvrages sélectionnés par le personnel et mis en avant sur des présentoirs *ad hoc*. Il est arrivé ainsi qu'on nous livre un discours bien rodé sur le peu d'intérêt que pouvaient représenter les ouvrages regroupés sur une table

thématique ou présentés de face en tête de rayonnage : puisqu'ils étaient sélectionnés par le personnel, il devait s'agir de livres « bons à lire », sous-entendu ennuyeux et peut-être difficiles d'accès ou longs... Dans le même registre, ce n'est sans doute pas un hasard si, à aucun moment, même lorsque le thème était proposé en cours d'entretien, les sélections d'ouvrages de jeunesse réalisées pour le réseau et éditées sous forme de petites brochures n'ont été évoquées : comme si elles n'étaient pas du tout destinées aux enfants. Il faut dire, à la décharge de ceux-là, que les coups d'éclairage sur la collection sont autant destinés aux adultes en général (parents, enseignants, animateurs, autres bibliothécaires ou documentalistes) qu'aux enfants eux-mêmes.

Les jeunes usagers des sections jeunesse en viennent souvent ainsi à développer des stratégies d'évitement destinées à désamorcer les intentions pédagogiques ou culturelles (au sens fort du terme) des adultes : il est beaucoup plus sûr, par exemple, de se servir sur les chariots de rangement qui servent alors de présentoirs détournés (voilà des livres lus par d'autres enfants et qui me sont indiqués sans qu'il soit nécessaire de formuler une demande explicite à quiconque).

Mais l'élément le plus révélateur de cette distance culturelle, même s'il

prête à plusieurs types de lecture, est sans doute la distance relative maintenue volontairement par beaucoup d'enfants avec le personnel. On peut, en effet, considérer que la volonté affichée par certains de ne jamais s'adresser aux bibliothécaires est emblématique d'un éloignement culturel avec l'institution. Autant le personnel à certains moments nous laissait entendre que les enfants s'adressaient facilement à eux, autant les enfants de leur côté manifestaient dans les entretiens une forme de résistance active pour éviter le contact. S'ils devaient établir ce contact, c'était d'ailleurs essentiellement pour obtenir des « dames » des tuyaux qui allaient leur permettre de mener à bien un travail scolaire.

La meilleure façon de rendre compte de cette distance avec le personnel, c'est effectivement d'avancer l'idée que, pour les enfants, la bibliothécaire en section jeunesse (100 % de femmes dans les équipes que nous avons rencontrées) est souvent du côté du monde des adultes, de la culture légitime. D'où, sans doute, cette appellation quasi systématique en entretien, imprécise, voire dé-professionnalisante : « les dames ». D'autres lectures pourraient être faites du recours à cette terminologie un peu vague, d'autant plus que les mamans qui accompagnent les enfants ont tendance également à l'employer, mais il faut reconnaître qu'elle s'inscrit dans un contexte où les enfants pensent parfois que le personnel en section jeunesse n'a pas les mêmes goûts qu'eux et qu'il serait incapable, selon certains, de donner des conseils de lecture qui puissent leur correspondre. À l'inverse, la proximité culturelle avec le personnel et la pleine reconnaissance de ses compétences, c'est l'usage significatif du prénom ; mais c'est très rare dans notre corpus, même pour des enfants qui viennent le mercredi et le samedi depuis plusieurs années déjà.

Il est une institution, enfin, qui se situe à mi-chemin entre distance et

proximité dans les représentations des enfants, c'est l'école. La médiathèque ça n'est pas l'école, mais alors pas du tout ! Voilà qui ressort clairement de nos entretiens. Pourtant, c'est manifestement elle qui transmet en général le plus d'informations et de savoirs pratiques sur la bibliothèque quand on analyse le discours des enfants, notamment en ce qui concerne le classement des documents, la classification ou l'usage des catalogues informatisés. Tout laisse à penser, en effet, que ce savoir plus ou moins bien maîtrisé en section jeunesse est essentiellement importé de l'extérieur par une institution que les professionnels décrivent tour à tour comme partenaire et comme concurrente... Voilà qui prête à réfléchir.

Quelques mots encore pour conclure : une enquête comme la nôtre, dont le champ d'observation est très large et la méthodologie résolument qualitative, n'échappe pas au problème de la surinterprétation, voire de la partialité ; nous en sommes conscients. On aura compris que le fait de présenter ici les choses telles qu'une grande partie des enfants interrogés nous les ont données à entendre – en insistant parfois sur les aspects les plus négatifs – est un parti

pris qui n'a pas pour objectif de « dénoncer injustement », mais « d'éclairer différemment ». Ce faisant, nous passons un peu sous silence les témoignages nombreux qui faisaient état d'un usage facile, heureux, approfondi et sans histoire de la section jeunesse. Cette enquête ne permet pas non plus, sinon avec les précautions méthodologiques habituelles, de généraliser les résultats obtenus à l'ensemble des sections jeunesse en France. Il convient donc de compléter nos analyses avec d'autres travaux de terrain, monographiques ou non, de poursuivre dans la voie des études comparées et de l'ouverture aux autres disciplines (sociologie urbaine, démographie, psychologie, ethnologie...). Il faut peut-être également reprendre les questionnements à la base, quitte à se mettre dans une position inconfortable : les enfants sont-ils vraiment le destinataire final privilégié de l'offre en section jeunesse ? Et souhaite-t-on vraiment en voir passer le plus grand nombre en section adulte ? Questions qui doivent être adressées aux bibliothèques et médiathèques *dans leur ensemble*, et pas seulement aux sections jeunesse.

Janvier 2004